

Histoires drôles..., drôles d'histoires !

Humour noir

J'ai mal aux pieds. Vraiment mal. Mes deux petits orteils brûlent comme des saucisses d'apéritif dans un four à micro-ondes. Je crois que si je fais un pas, la peau nue frotera contre le cuir du mocassin et s'irritera davantage. Et si j'essayais ? À trois, je soulève ma semelle et me décale légèrement vers la droite. Un, deux, trois...Ou-ï-che !

- « Arrête de gigoter, Jacques ! » chuchote Blanche en m'envoyant son coude dans les reins.

Je lui lance un regard belliqueux, mais ne rencontre que la voilette noire et mouchetée de son ridicule petit béret : l'ennemi se planque, se camoufle derrière un treillis de deuil. J'aurai ta peau, Napoléon ; ce n'est pas ton chapeau qui viendra à bout de Wellington.

Maligne, ma femme se cache toujours les yeux aux enterrements.

*

- « Lunettes de soleil ou voilette ? » me demanda-t-elle ce matin, débarquant à moitié nue dans la cuisine, en brandissant sa panoplie de pleureuse.
- « Avec une robe, en tout cas. »

L'accueil polaire de cette réplique me contraignit à abandonner mon trio gagnant (gazette sportive, café, croissant) pour me consacrer entièrement à ce nécessaire dilemme accessoire.

- « Tu comptes donc pleurer ? » lui demandai-je.

Blanche me regarda, incrédule et interloquée. À vrai dire, elle n'y avait pas trop réfléchi. La mort d'oncle René l'affectait-elle à ce point ? Personnellement, je ne comptais pas gaspiller mon précieux liquide physiologique pour un vieux chnoque édenté. Oncle René

était l'un de ces proches éloignés qui surgissent de nulle part seulement pour plonger directement dans la fosse – et s'enterrer définitivement dans l'oubli. Si seulement le brave homme avait eu la brillante idée de me léguer quelques kopecks, j'aurais pu m'attendrir. Mais là...

- « Non, décréta-t-elle après une petite hésitation. Raison de plus pour ne pas montrer que je ne pleure pas. »

Logique féminine.

Au bout de dix minutes d'argumentation – je l'encourageai à opter pour les verres teintés, compte tenu du grand soleil que la météo nous promettait – Blanche choisit finalement la voilette. Plus chic, plus féminin et plus traditionnel. Et surtout, très contraire à mon opinion.

Après trente-cinq ans de mariage, je devrais être accoutumé à ce petit plaisir mesquin que mon épouse prend à me faire enrager pour ce genre de broutilles. Pourtant, je ne le suis pas. Tout comme, d'ailleurs, je devrais m'habituer au magique magnétisme de ma femme lorsqu'elle est habillée pour un enterrement.

*

Cela a commencé en juin 1973. Il faisait torride – et Blanche l'était aussi. Fraîchement mariés, nous revenions d'un tour d'Italie durant lequel j'avais insatiablement goûté au miel de sa lune : j'aurais donc dû être totalement immunisé contre le sex-appeal de ma jeune épouse. Mais lorsque je la vis ce jour-là, à l'étroit dans une robe grise et fluide, perchée sur des escarpins, son regard charbonneux dissimulé derrière ce tulle hideux, mon désir s'est dressé avec tant de fougue et de conviction que j'ai été obligé de rester sagement assis durant toute la

messe d'enterrement. Ni génuflexion, ni communion, ni rien. Immobile et bien trop imaginaire, je ne cessais de lorgner vers le confessionnal et son confort rudimentaire, de regarder avec envie la chaire de vérité –   ! les vérités de la chair – et même de penser – comme j'ai honte de l'avouer – que le doublage capitonné et soyeux du cercueil, l'exiguïté et l'incongruité ne devaient pas être déplaisants. Ce jour-là, je subis les sermons du prêtre et de ma mère qui trouva mon comportement « irrespectueux, insolent ; comment peut-on snober une cérémonie religieuse de cette façon ? ». Je lui répondis que, lorsque l'archange d gaine son épée, le mortel reste assis et attend que la gr ce passe. Je ne crois pas qu'elle ait jamais compris ma métaphore.

Or donc, je regrette que la gent féminine s'évertue inutilement à nous aguicher à coup de fanfreluches multicolores et de superpositions textiles : la simplicité d'une petite robe noire, la sévérité gracieuse d'un tailleur gris ou l'élégance d'un chemisier blanc sont tellement émouvants et bien plus économiques. Vus sous cet angle, les enterrements prennent l'allure de défilés de mode à la Yves-Saint-Laurent : ils m'ont donc toujours fortement réjouir.

*

On pourrait certes me trouver suprêmement irrespectueux. Cependant, je suis profondément convaincu que tout être humain est saisi, bien malgré lui, d'un fugace instant d'hilarité en période de deuil. Je me souviens encore du jour où ma mère, assise au chevet de papa, nous avait sommés Hélène et moi de nous rendre à la banque :

- « Allez prendre les lingots d'or dans le coffre avant que le fisc ne tombe dessus. »

Ma sœur et moi nous étions regardés, ahuris, émerveillés. *Des lingots*. Déjà, je nous voyais faire sauter la banque et emballer les briques dorées dans de grandes valises de cuir brun. Plus discrète, Hélène avait enfoui dans son sac à main deux cabas jaune canari de chez

Ikéa. Enfermés à triple tour dans la salle des coffres, assis sur la moelleuse moquette et excités comme des gosses un matin de Noël, nous avons retenu notre souffle en faisant tourner la clé dans la serrure. Stupéfaits, nous découvrîmes qu'un lingot d'or tient plus de la mignonnette Côte d'Or que de la barre au praliné de Galler. Pris d'un fou rire irrémédiable, nous nous sommes moqués de notre naïveté enfantine nourrie par les bandes dessinées de Picsou et les films de Louis de Funès. Et nous sommes restés là, longtemps, à nous gondoler comme des baleines, tâchant d'oublier que nous étions à moitié orphelins.

*

Au souvenir de papa, je réprime un sanglot, renifle un peu. Blanche se retourne vers moi :

- « Tu pleures ? » me demande-t-elle, épatée par mes talents dramatiques.
- « Bien sûr que non ! Pour qui me prends-tu ? »

Je me demande si, lorsque je mourrai, mes enfants pleureront : mes filles éplorées se jetteront-elles sur la bière et mon fils dans l'alcool ?

Aucun d'eux n'a de tendance à la fuite lacrymale. Seule Clarissa prend un malin plaisir à s'apitoyer sur le sort des autres dans une empathie emphatique. Si encore elle en usait à bon escient, je ne serais pas contraire à cet altruisme abusif – certainement dû à son prénom (si seulement j'avais su !) : travailler pour Amnesty International, envoyer de l'argent à WWF ou à l'UNICEF, manifester contre la mondialisation. Mais non : ma fille préfère collectionner les petits bonshommes des Iles de Paix, faire des gaufres en cœur dont la vente permettra aux scouts de rénover le local des louveteaux et regarder des présentateurs de télévision massacrer la chanson française au nom du petit Bichon. Dans l'absolu, je suis favorable à toute œuvre

caritative : faut-il encore qu'on s'y investisse avec intelligence et efficacité. D'ailleurs, ma fille aînée est là, assise dans la première rangée de bancs, épaulant avec toute l'affection dont elle est capable la cousine Paula qui pleure le Nil dans la manche de son manteau. « Offre-lui un bic du Père Damien, elle ira certainement mieux après ! ».

Derrière ma mère Teresa de fille, Renzo fait semblant d'écouter l'Épître aux Corinthiens. Ce garçon est l'enfant que j'espérais depuis le jour où j'ai voulu être père : *être papa et avoir un fils* sont, pour moi, de parfaits synonymes. Lorsque l'infirmière me l'a mis dans les bras, petite crevette rose et gluante, j'ai senti mon torse se gonfler de fierté – au contraire, la première fois que je portai Clarissa, je faillis m'évanouir de peur et d'angoisse. Quelqu'un allait porter mon nom et de la barbe, jouer au foot et aller chasser avec moi. J'allais lui apprendre à marcher, à rouler à vélo et à faire crisser les pneus comme Steve McQueen. Jamais je ne confiai à Blanche cette préférence indécente entre mes deux premiers rejetons ; jamais je ne la laissai paraître et rien n'aurait pu la trahir, pas même les prénoms des enfants. Je choisis le premier prénom en l'honneur de Richardson et Blanche sélectionna le second pour se venger de moi. Vengeance pour vengeance, à ce prix-là, elle aurait pu tout aussi bien baptiser notre fils *Pinocchio*, mais elle ne poussa pas la plaisanterie jusque là. Elle s'arrêta donc à Manzoni.

Renzo m'aperçoit entre les crânes chauves, les chignons bananes et quelques chapeaux. Il me gratifie d'un air entendu et d'un clin d'œil malicieux en pointant le menton vers sa voisine. A mon tour, je la regarde : debout à côté de lui, une jeune nymphette blonde écoute avec attention les saintes logorrhées. Son petit menton rond, sa nuque que chatouille une boucle de cheveux, le galbe de ses épaules que laisse deviner une étole et la courbe vertigineuse de ses cils sont tout à fait charmants. Mon fils m'épatera toujours : dans une assemblée de vieux croûtons, il trouvera toujours les plus belles miches – sans vouloir être

vulgaire, j'aime cette métaphore boulangère. J'avais vite compris, en lui apprenant à chasser la biche, qu'il lui préférait les gazelles bipèdes.

- « Tu connais la jolie blonde à côté de Renzo ? »

Blanche penche légèrement la tête, la remet à la verticale, la repenche, la redresse encore.

- « C'est Inès, la fille de Claire. » finit-elle par murmurer.

- « Qui est Claire ? »

- « Mais si, tu sais bien ! Claire ! »

Nous y voilà ! Le syndrome du « mais-si-tu-sais-bien » qui, magiquement, devrait pouvoir redessiner, en deux coups de cuillères à pot, la lignée généalogique de ladite Claire et me révéler soudainement son exacte identité. Cette expression m'horripile, de même que les « tu vois » que Renzo me sert par kilos (« Non, je ne vois pas Renzo, où ça ? »), les « -là » que Clarissa accole à chaque item que je suis censé connaître (« J'ai téléphoné à l'agence-là dont tu m'as parlé et j'ai discuté avec la dame-là que tu trouvais sympathique. »). Cependant, Blanche a la bonté de me préciser que Claire est la fille du mari de la sœur du fils de l'époux de Paula. Voilà qui m'éclaire. Merci, Blanche. « De rien » et Blanche s'en retourne à Saint Paul et ses Corinthiens.

Peu importe, finalement : je contemple Inès. Cette fille porte son nom de princesse comme une couronne sur sa tête. C'est tragiquement beau, la jeunesse. Renzo lui glisse quelques mots à l'oreille, elle sourit, baisse les yeux vers le sol, les relève vers lui. « A l'attaque, fils. Souviens-toi de ce que papa t'a appris à la chasse : pas de pitié pour le beau gibier. » Mais soudain, le doute s'installe : Claire... La fille du mari de la sœur du fils de l'époux de Paula. C'est quelque chose qui tient de l'analyse en constituants immédiats, de la version latine et de l'algèbre : mon cerveau carbure, s'emballe et cale.

- « Mais ! Claire, c'est ma cousine. »

- « C'est ce que je t'ai dit, me sourit Blanche. La fille du mari de la sœur du fils de l'époux de Paula. »

*

Dans un brouhaha de chaises qui se retournent et de fesses qui se posent, nous nous asseyons tous, bons élèves que nous sommes, quand le vieux prêtre entame son sermon. J'avoue être un peu déçu par cet enterrement : pas encore d'évanouissement ou d'oncle qui s'endort en ronflant. Les funérailles de la tante Eulalie avaient en cela été mémorables.

Eulalie était morte l'année dernière : de vieillesse, parce qu'assurément, on meurt rarement de jeunesse. Je m'amusais à transformer en contrepèteries les phrases du *Pater noster* lorsque Charles arriva près de moi, rubicond et suffoquant, épongeant les gouttes de sueur qui perlaient sur son front.

- « Elles ne sont plus chez elle, me dit-il en reprenant son souffle (comme s'il en avait jamais eu). J'ai fouillé partout... partout. Elles ont disparu. Eulalie a dû les léguer à l'université. »

Je regardai mon cousin avec circonspection.

- « De quoi me parles-tu ? »
- « Des enveloppes jaunes, Jacques ! On s'est fait rouler ! »

Et je faillis jurer lorsque je compris de quoi il s'agissait. Eulalie gardait depuis plus de quarante ans, scellée dans son secrétaire, une liasse d'enveloppes jaunes saturées d'une écriture liée. L'écriture de Simenon. Jamais la vieille tante frigide ne voulut nous révéler ce que contenaient ces précieux documents ; mais avec Charles, nous supputions que de l'or, elles n'avaient pas que la couleur. Ces papiers valaient une petite fortune et portaient peut-être les traces d'un roman inédit, les fils démêlés d'une intrigue, les auteurs d'un crime jamais

écrit. Eulalie avait promis de nous léguer les enveloppes et nous trépignions d'impatience à l'idée qu'elle m... Non ! – à l'idée d'ouvrir le meuble, tourner les pages et déchiffrer l'encre noire et partiellement effacée.

Sans plus penser un seul instant au cercueil et à l'ultime sacrement, nous nous ruâmes hors de l'église, prêts à venger cet ultime sacrilège. Charles déboula en trombe sur l'autoroute, poussa jusqu'à un 160 km/h et propulsa des gravillons en l'air lorsqu'il s'arrêta net dans l'allée du château de Colonster. Mais notre enthousiasme revanchard et notre vaillante bravoure retombèrent comme un soufflé au fromage raté lorsque nous vîmes le conservateur : un gars immense, large de carrure et au poing massif – du style à vous décrocher la mâchoire d'un simple revers du droit. Charles et moi ne faisons ni le poids ni son poids : nous montrâmes donc patte blanche et entrâmes dans le camp ennemi.

Étonnement, le gaillard s'avéra être doux comme un agneau et nous guida en bon berger dans les pâtures simenoniennes. Cette pièce était incroyable, placardée d'affiches de cinéma, tapissée de romans traduits dans les langues du monde entier, encombrée de mille bouquins, de centaines de journaux qui attendaient là d'être dépecés, collés et archivés. Le conservateur s'appelait Laurent, il aimait les bonbons à l'anis et le Barsac Château Coutet, vendanges 2002. Il nous en servit – et nous en resservit – de belles lampées, fruitées et dorées, dans des verres qu'il sortit d'un tiroir et nous offrit ses précieux bonbons Haribo. L'élixir liquoreux nous montant à la tête – l'anis, en général, fait peu d'effet, à moins qu'il se boive et qu'il s'appelle Ricard – nous prîmes courage et je lui parlai de ces fameuses enveloppes jaunes qu'il avait certainement dû recevoir récemment. À cette évocation, une petite lumière malicieuse – égrillarde peut-être – fit briller l'œil de Laurent. Il se leva, prit sur une étagère un large classeur rouge dont il fit sortir les précieux documents qu'il étala sur la table.

Devant nos yeux ébahis, nous découvrîmes, subjugués, l'incroyable supercherie, la formidable farce : non pas de la tante Eulalie, mais de Simenon lui-même.

Car ce n'était pas le plan d'une histoire, la généalogie de personnages, ni même l'esquisse d'une intrigue qui étaient consignées là ; mais la liste surréaliste de plus de cent prénoms féminins, répertoriés par ordre alphabétique et chronologique, classés par nationalité, annotés et commentés. Nous pûmes donc retracer le parcours sentimental de l'écrivain entre 1950 et 1961. Ainsi, en septembre 1954, Simenon croisa une certaine Marilyn M. à New-York et en 1960, alors qu'il présidait le festival de Cannes, il en profita pour évaluer les performances – non pas cinématographiques ! – de l'héroïne de Federico Fellini. Certaines remarques étaient poétiques et gourmandes (« sa peau cuivrée respire le spéculoos, sa bouche est taillée dans le corail », « je l'embrasse et c'est comme tremper mes lèvres dans un bol de thé au jasmin »), d'autres scrupuleusement mathématiques (« 92-62-88, 164 cm, 58 kg ») et d'autres sans équivoque, scandaleusement intimes, confirmaient que Georges avait été un inconditionnel amateur de pipes. Nous étions atterrés.

- « Il y en a cent vingt et une, confessa le conservateur. J'ai compté. »

Bien sûr, nous savions que l'écrivain aimait les femmes et qu'il savait comment les aimer ; ce que nous ignorions, c'était comment ces enveloppes avaient échu dans le secrétaire de notre tante. Nos interrogations trouvèrent cependant une réponse lorsque Charles pointa sur le papier le nom de notre aïeule – qui finalement, s'avéra être moins frigide que nous le pensions.

Un an plus tard, on fêta la sortie du livre qu'écrivit Laurent (« publié avec l'aimable collaboration de Charles et Jacques Lefèbvres », comme l'indiquait la première page). Le volume fit scandale – plus peut-être dans notre famille que dans le cercle littéraire : il s'intitulait *Le manifeste des 121 – Version Simenon*.

*

J'ai donc trois enfants : deux délibérément programmés et un accident. Ou un miracle, tout dépend du point de vue qu'on adopte. Renzo allait entamer ses études d'ingénieur quand Charlotte est arrivée ; Clarissa nous annonça ses fiançailles avec Guillaume le jour du baptême. Je me souviens encore des mots émus que prononça mon aînée, du rire moqueur de mon fils et des pleurs que poussa soudain le bébé, lové dans les bras de sa mère, lorsque les invités applaudirent l'annonce du prochain mariage. Je me rappelle le regard que Blanche me lança par-dessus la nappe en lin, les verres cliquetants de nos convives et les ballotins de dragées dans leur tulle jaune poussin ; le regard de Blanche fatigué, épuisé, éreinté ; le regard d'une jeune maman de quarante-cinq ans, d'une mère qui méritait de n'être plus qu'une femme, mais qui allait devoir, une fois encore, pouponner, bercer, allaiter, veiller, éduquer et aimer.

Grâce au ciel – ou à autre chose, l'enfant s'éleva toute seule, comme une mauvaise herbe : sauvage, forte et fascinante.

Charlotte est restée debout, dans le fond de l'église et dans une nuée de cousines. Je me retourne et cherche dans la masse chevelue sa frimousse de koala – des yeux immenses et noirs, des pommettes hautes et roses, un nez sur lequel on voudrait se laisser glisser, comme sur un toboggan. Lorsqu'elle me voit, discrète, elle m'offre un visage lumineux, un sourire espiègle et un signe du bout des doigts, la nuque raide, le front un peu penché vers Arnaud. Après quelques secondes d'observation, j'aperçois le fil blanc d'un lecteur mp3 qui, depuis son oreille, plonge dans la poche du pantalon de son cousin – mais peut-on vraiment appeler cela un pantalon ? Ne serait-ce pas plutôt une tente militaire savamment arrangée, tout juste recousue, à peine retenue par des hanches étroites que recouvre un caleçon écossais ? – Le second écouteur s'est logé dans le pavillon droit d'Arnaud qui, au rythme de la silencieuse musique, remue en cadence les queues de rat qui lui tiennent lieu de cheveux.

Ma connivence avec la cadette ne date pas d'hier : déjà lorsqu'elle était toute petite, Charlotte m'avait rendu de fiers services. Je garde ainsi le souvenir mémorable d'une messe insupportable et d'un prêtre intarissable : nous étions en Provence, c'était les vacances et Blanche avait insisté pour assister à cet office en latin, dans une chapelle typique du Vaucluse. Je ne comprenais rien – *rosa rosa rosam rosae rosae rosã*, c'était loin derrière !, je me liquéfiais dans une chaleur moite, parmi les touristes juilletistes. Dans son couffin, Charlotte dormait sagement, quiète, ses longs cils ombrageant ses joues de pêche. Il me vint alors une idée que je pensai longtemps à faire breveter : discrètement, je lui chatouillai les pieds. Le bébé, réveillé par ces guili-guilis incongrus, poussa les cris de ma victoire et de ma libération.

- « Ne te tracasse pas, dis-je alors à ma femme. Reste là, je sors avec la petite en attendant qu'elle se calme. »

Le tour était joué : Charlotte cessa vite de pleurer et pour la récompenser de m'avoir tiré d'affaire, je la fis barboter dans le bassin d'une fontaine sur laquelle des dauphins crachaient des jets d'eau fraîche en nous souriant.

*

Dehors, il fait doux et clair : le ciel est nettoyé de ses nuages, la lumière éblouit les flaques de pluie. Sous sa voilette, Blanche commence à transpirer ; sous nos pieds, les gravillons de l'allée crépitent. Le cortège funèbre s'arrête devant le caveau des familles Lefèbvres-D'Outrelepont, garni de chrysanthèmes et de pivoines.

Il avait enfin cessé de pleuvoir et un soleil de fin d'été jouait au-delà des murs sur les feuillages du petit bois dont certaines branches commençaient à doré. J'aime Claude Simon. J'aime ses longues phrases construites comme des châteaux de cartes, ses souvenirs

instantanés de papier, le rythme de ses mots. Simon est le prince du Nouveau Roman ; Perec en est le magistral bouffon. Quant à la Duras, n'en déplaise à certains, c'est du grand n'importe quoi : une tartine de pâté de bécasse sur un plateau de délicats toasts au foie gras. Une marguerite qui s'est oubliée sur un talus de coquelicots. *Quelque part dans les feuillages encore mouillés étincelant dans le soleil, un oiseau lançait son cri.* Je pense à cette citation lorsque Charlotte vient se glisser à côté de moi, enroule son bras autour de mon coude et pose sa tête brune sur mon épaule.

- « Elle est morte de quoi ? » me demande-t-elle en se référant vaguement aux six planches de chêne qui se font copieusement arroser d'eau bénite.
- « De vivre, je crois. »

De sa belle mort, aurait dit ma mère. Comme si la mort pouvait être belle lorsqu'elle vous fauche dans votre lit, un matin au réveil : sans un bruit, dans un souffle, vous êtes parti. « Au moins, il n'a pas souffert. » dira-t-on de vous. Ou encore « Il était fatigué : il s'est levé, nous a dit qu'il montait se coucher et nous a souhaité une bonne nuit. » Seigneur ! Préservez-moi de ce genre de fin !

Lorsque j'étais jeune, je voulais mourir à trente-trois ans (j'étais encore très bigot, à l'époque) : mourir d'un chagrin d'amour, être tué d'une balle perdue, agoniser sur un lit d'hôpital, atteint d'une maladie rare et exotique. Mon père appelait ça le syndrome James Dean, ma sœur m'accusait de snobisme juvénile – entre tous les autres snobismes dont j'étais taxé : philosophique (je me passionnais pour Kant), vestimentaire (je ne jurais que par les chemises en lin et les pantalons blancs), culinaire (je refusais catégoriquement de manger avec les doigts). Au fil du temps, j'ai changé d'avis, évidemment : j'ai appris qu'on pouvait tirer sa révérence autrement. Avec humour.

Charles VIII, par exemple, est mort en se prenant une porte en plein front ; un émir arabe rendit l'âme en plein coït ; une voisine étouffa en avalant de l'eau-de-vie ; le père d'un ami mourut de rire lorsque sa femme adultérine lui annonça qu'elle voulait divorcer (j'ajoute au passage que cette dernière se réjouit de cette fin tragique à laquelle elle n'avait pas osé penser : elle clama haut et fort qu'elle était la fidèle épouse du défunt afin de pouvoir toucher une coquette et rondouillette assurance vie).

Comme on m'a appris qu'on ne joue pas avec la nourriture, je sais aussi qu'on ne doit pas plaisanter avec la mort. Cependant, lorsque le mort lui-même disparaît dans une farce, comme faisant un pied de nez aux vivants, j'estime qu'un léger sourire n'est pas déplacé, compte tenu de la situation. Je crois qu'il fallait être très jeune et surtout très con pour vouloir s'éteindre dans « la fleur de l'âge », spécialement quand je pense à ma pauvre maman qui se fane sous une serre de repos, quelque part dans les Ardennes bleues. Elle flétrit, perd ses pétales et les pédales, tombe comme une feuille en automne, fragile, prête à s'effriter sous une semelle.

- « J'aime pas les enterrements » me confie Charlotte dans une moue enfantine.

Bien sûr que Charlotte n'aime pas les enterrements. Ma fille, du haut de ses 17 ans, n'aime que les mariages, les flûtes de champagne qui lui montent trop vite à la tête et les zakouskis qui radinent sur le saumon. Et puis, elle trouve aussi très drôle de s'habiller en blanc pour faire enrager la mariée et la rendre verte de jalousie en prenant un air ingénu et mutin devant le jeune marié qui, alors, regrette amèrement son serment de fidélité. Objectivement, on ne peut apprécier des funérailles – les attitudes contrites d'une famille trop compatissante, les cadavres de renards qui pendouillent au cou des « matantes », les petits pains jambon-beurre trempés dans le café, les gâteaux de Verviers qui laissent quelques perles

de sucre sur la serviette – que lorsqu'on atteint l'âge où les enterrements deviennent des « sorties », des cérémonies élevées au même titre que des noces d'or : « Où fêtera-t-on les quatre-vingt-six ans d'André ? Au restaurant du Moulin du Val-Dieu ou dans le mausolée familial ? ».

*

Un petit vent soulève imperceptiblement le pan de quelques robes, une boucle blonde sur la tempe d'Inès, un léger murmure de mélancolie. Sur la pierre de marbre gris, des feuilles rousses frémissent et roulent en frissonnant. Dans l'air flotte un parfum de gazon coupé et de pavé mouillé. Le cercueil entame sa lente descente.

Biologiquement, on reconnaît que les animaux enterrent ce qui importe véritablement pour eux : les chiens cachent les os qu'ils grignotent, les écureuils épargnent leurs noix dans les sous-bois. Et nous, nous enterrons René.

Soudain, Basile, quatre ans et deux bottes rouges en caoutchouc, sort des jupes de sa mère et s'avance vers la tombe. Avec précaution il s'approche du vide, regarde à l'intérieur puis lève les yeux vers la tête du prêtre, là, au-dessus de l'étole mauve :

- « Moi aussi, à la plage, j'aime bien creuser des trous et me mettre dedans après. »

Je ne sais pas d'où le mouvement est parti. Je ne sais pas si la fessée est partie avant que la maman de Basile ait piqué un fard, après que Paula ne s'est évanouie, dès que Renzo et Arnaud applaudirent l'innocente réplique. Mais l'effet fut instantané : tel un ballon qui éclate d'être trop plein d'air, l'assemblée a explosé de rire.

Comme si elle n'en pouvait plus de retenir un trop plein de vie.